

«Le Voyage dans l'Est» d'après Christine Angot, penser l'impensable

Stanislas Nordey adapte au TNS le récit d'inceste de Christine Angot, superbement mis en scène et interprété, et laisse entendre avec force l'écriture de l'autrice. par Anne Diatkine , envoyée spéciale à Strasbourg

On lit le Voyage dans l'Est de Christine Angot en se disant que rien n'est représentable, que tout tient à la langue, la scansion, le rythme, la concision, la précision, mais aussi à la manière de forer vers toujours plus de lucidité, de besoin d'élucider comment l'inceste a possiblement pu avoir lieu, puis perduré, d'abord secrètement, et ensuite, en toute connaissance des proches. Dans le même temps, on saisit parfaitement que l'enfant qui porte le récit, l'adolescente, puis la jeune femme, étudiante brillante, qui a pu se croire un moment «passée entre les gouttes» comme elle dit, est à la recherche d'une relation «normale», et qu'elle n'y renoncera pas tant que persiste un filet d'espoir entretenu par les promesses de son père. Dès lors, dès qu'il y a rencontre, il y a un risque que cela se reproduise. Cela : l'inceste

Une conscience clairvoyante et voilée

L'immense réussite de la mise en scène de Stanislas Nordey au théâtre national de Strasbourg est de ne jamais faire oublier qu'il s'agit d'un livre, de ne pas chercher à adapter les parties narrées en dialogues, de montrer au contraire la matérialité de l'écriture, le journal intime projeté par exemple. Ce qu'on reçoit, ce que font entendre les acteurs formidablement bien, est donc le texte d'Angot, légèrement élagué. Et ce que la mise en scène rend éclatante, c'est l'épaisseur des trames temporelles qui, sur le plateau coexistent grâce aux différentes actrices qui interprètent Christine à des âges différents, ainsi que les jeux de sa conscience – comme on laisse du jeu et de la souplesse à une corde – clairvoyante et voilée simultanément. La scène est divisée en deux horizontalement : il y a d'abord un espace nimbé de hiéroglyphes indéchiffrables sur les murs, aux couleurs bleutées, neutre comme un hall d'hôtel moderne, sans que la scénographie ne verse dans l'illustration. Au-dessus, une projection. D'abord la narratrice dans un train, jouée par Cécile Brune, presque une vision de ce que pourrait être «Christine» dans dix ou quinze ans, on comprendra plus tard où la mènent le train et ses pensées. Puis l'adolescente (Carla Audebaud) au visage flouté dont on distingue la distorsion des traits, son effroi, ou son sourire. Le flou, recouvrement de la mémoire, difficulté de se percevoir enfant, évite aussi à l'actrice d'avoir à singer l'enfant.

Un rôle impossible

Le récit est bourré de pièges pour qui l'adapte et pas seulement parce que les scènes d'inceste sont irreprésentables. C'est magnifique de voir comment les acteurs, comme souvent chez Stanislas Nordey, décalés, stylisés, avec des mouvements aux antipodes de tout réalisme, atteignent une vérité vivante dans leur abstraction. Avec la même intelligence, le père, Pierre Angot, rôle impossible et formidablement tenu par Pierre-François Garel, n'est pas un monstre, mais un homme à la suffisance et au contentement de soi communs, qui exhale jusqu'au moindre battement de cils la certitude de sa supériorité de classe, de sexe. On le voit souvent de biais, dans des postures légèrement en torsion, le coude sur son genou par exemple, l'imposture qui sourd, sous des manières policées. Claude, le mari, joué par Claude Duparfait, se dévoile à la fin, et l'acteur est génial, infiniment émouvant, dans son étrangeté qui fait entendre la sincérité douloureuse de celui qui ne pouvait pas comprendre la demande non dite de sa compagne, alors qu'il était le témoin auditif et capital de l'inceste.

Continuons à citer les acteurs, Moanda Daddy Kamono, Charly, en bonnet rose, et la



beauté de cette mise en scène est qu'elle n'a besoin de presque rien pour faire imaginer la sortie de la gare de l'Est où il attend Christine adulte. Mais aussi Charline Grand, qui joue Christine de 25 à 45 ans, tranchante et nette, amazone les mains dans les poches de sa jupe, en dépit de sa perte.

Le Voyage dans l'Est, mise en scène de Stanislas Nordey, au TNS jusqu'au 8 décembre puis au théâtre Nanterre-Amandiers du 1 au 15 mars.

Pour aller plus loin :

Dans la même rubrique

